

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Bernard SIMON-VERMOT

Les étudiants et la mission de l'Eglise

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1966, tome 64, p. 221-231

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Les étudiants et la mission de l'Eglise

Nos réactions spontanées en face des personnes et des événements, par la charge émotive que provoque leur rencontre et le choix auquel elle accule, révèlent souvent mieux qu'une sèche analyse les richesses de notre âme, ses possibilités, comme aussi ses faiblesses et ses déviations. De nos jours, nous sommes confrontés de façon toujours plus intense avec le monde entier ; par la presse, la TV, la radio, par des rencontres personnelles, il fait choc sur nos vies.

Quelle est notre réaction ? Indifférence, repli indolent sur notre tranquillité et nos aises ? Crainte ou désir de domination ? émerveillement devant des trésors artistiques et culturels ? Emotion intense à la vue de la misère du Tiers-Monde et volonté de la soulager ? Désir de voir la vérité et l'amour se répandre au cœur des hommes, de promouvoir l'universelle solidarité humaine ?

Tous ces sentiments, sans doute, s'entremêlent plus ou moins en nous. Un vrai disciple du Christ doit réagir en chrétien : sa réaction humaine doit être traversée d'un souffle évangélique. Il ne peut qu'entendre l'appel du Seigneur : « Allez par le monde entier, proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création » (Mc 16, 15). Il ne peut qu'entrer dans l'élan missionnaire de la Pentecôte.

Ici il faut être clair. On s'est trop longtemps fait de l'esprit missionnaire une idée superficielle et mêlée de sentimentalisme, dont il faut se dégager. Pour certains, le missionnaire était considéré un peu comme un aventurier, comme une sorte de colon ou d'explorateur en soutane. Si des esprits plus sérieux voyaient en lui avant tout l'homme de Dieu, ils en faisaient, à la manière des romantiques, une sorte de héros parti pour des terres étrangères et hostiles apporter le salut

aux « pauvres païens » et les arracher aux fureurs du démon. A leurs yeux, la vocation missionnaire avait quelque chose d'extraordinaire, d'exceptionnel ; la mission de l'Eglise demeurait en somme en marge de la vie et des préoccupations ordinaires des chrétiens.

Une telle conception s'explique par des conditions de civilisation très différentes des nôtres (ainsi on mettait des mois de voyage périlleux pour gagner l'Extrême-Orient). Il faut reconnaître, il est vrai, l'existence d'une vocation missionnaire au sens strict, celle de ceux qui se sentent appelés à se dévouer en pays lointains. Ils sont comme les spécialistes de missions — et l'on sait combien la spécialisation est nécessaire à notre époque.

Mais ne voir l'œuvre missionnaire que sous ce jour, c'est en fausser considérablement la portée ; une telle perspective fait qu'on se figure avoir rempli son devoir si l'on a par exemple donné aux missions une aide financière occasionnelle.

En réalité, c'est de bien autre chose qu'il s'agit : autre chose en fait d'obligation, car un effort de tout notre être nous est demandé, qui transforme en profondeur notre esprit et notre cœur ; autre chose aussi en fait d'idéal, car le véritable idéal missionnaire — qui s'enracine dans les plus hautes vérités de la foi — est bien propre à assouvir les aspirations des plus magnanimes ; et les jeunes ne sont-ils pas instinctivement en révolte contre tout ce qui est petitesse et mesquinerie ?

Le Concile a heureusement tracé une orientation qui marquera l'avenir. « L'Eglise toute entière est missionnaire, et l'œuvre de l'évangélisation est le devoir fondamental du peuple de Dieu... Tous les fils de l'Eglise doivent avoir une vive conscience de leur responsabilité à l'égard du monde... » (*Ad Gentes* 35 et 36). On peut dire sans exagération que chacun de nous, où qu'il vive, quelles que soient ses activités, ses dons, est responsable pour sa part de tous les hommes — tout comme la plus petite molécule exerce son influence sur tout l'organisme, ou comme le plus minime corps de l'univers agit sur tout le cosmos.

C'est de cela que tous doivent prendre conscience. Il n'y a d'ailleurs pas à réfléchir longtemps pour en être convaincu : une telle optique rejoint si bien les grandes préoccupations de notre époque, où tout est de plus en plus pensé, senti,

réalisé à l'échelle universelle. Ensuite, on retrouve le plus pur de la doctrine chrétienne : nous sommes tous solidaires dans le Corps mystique. « De même que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, en dépit de leur pluralité, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ » (I Cor. 12, 12).

Comme le disait naguère Paul VI, « une des grandes idées qui se dégagent de l'ensemble des textes conciliaires, c'est que la mission n'est pas le fait de quelques spécialistes. C'est l'Eglise toute entière qui est et qui doit se montrer missionnaire ». C'est pourquoi le Concile consacre un des six chapitres de son décret sur les missions à la coopération que tout chrétien doit apporter à l'œuvre missionnaire ; il y examine en détail le devoir qui revient aux divers membres de la communauté chrétienne : les paroisses, les évêques, les prêtres, les religieux, les laïcs... Un pasteur d'âmes ne collabore pas à l'expansion du royaume de Dieu comme un moine contemplatif, ni une mère de famille comme un ouvrier ou un professeur d'université.

Un étudiant lui aussi aura sa manière à lui de coopérer à la mission de l'Eglise et d'être témoin du Christ dans le monde. Sans quitter ses études, en s'y perfectionnant au contraire avec un sens croissant de sa responsabilité, sans fuir son devoir ni s'évader du réel, il peut avoir une âme fraternelle pour tous les hommes de la planète et collaborer à la croissance du Christ dans l'humanité.

Connaître le monde

S'ouvrir à tout ce qui est humain

Tout d'abord ses études elles-mêmes sont pour l'étudiant le moyen le plus direct de donner à sa vie une dimension universelle. Ouvrir son esprit à toute vérité, son cœur et sa sensibilité à toute bonté, à toute beauté, accueillir en soi tout ce qui est profondément humain, n'est-ce pas le but même de la culture ? Mais on trahirait l'humaine vocation à la culture si on la développait en vase clos ou dans l'imitation plus ou moins servile du passé. On doit au contraire s'insérer dans son temps, s'ouvrir à toutes ses valeurs et le prendre en

charge. Or nous entrons dans une ère de civilisation « planétaire » : l'humanisme auquel doit tendre un étudiant aujourd'hui ne peut être qu'un humanisme mondial, où les hommes de tous les continents sont connus, estimés, aimés comme des frères ; où l'on se sente la mission d'accueillir avec un regard jeune tout l'héritage humain, pour en assimiler les richesses et les faire fructifier pour les hommes — qu'elles viennent du monde scientifique et technique ou des civilisations étrangères.

Certes, il importe d'éviter une érudition de surface, fatale à la pensée et à la vie authentiques. Il ne faut pas reculer devant certaines lenteurs, qui sont le prix d'une formation en profondeur, où tout s'intègre dans une unité harmonieuse, vivante et organique. Mais renoncer pour autant à la visée universelle serait préparer une époque de repli stérile et sclérosé sur soi ; ce serait fomenter des foyers de division, de discrimination et de haine.

Comment l'étudiant acquerrait-il cette culture universelle ? En fait, toutes les branches du savoir sont capables de l'y amener. La littérature, par exemple : à côté des littératures classiques ou contemporaines, l'homme d'aujourd'hui doit se familiariser avec celles des civilisations arabe, chinoise, indienne, africaine, sud-américaine, etc. « Vous nous présentez la littérature allemande, italienne, espagnole, remarquaient à leur professeur des élèves français, mais l'Afrique, l'Inde, le Japon ? » C'est un fait que ces littératures — celles de l'Asie tout particulièrement — contiennent des trésors ignorés capables d'ouvrir nos horizons, d'affiner nos sensibilités et surtout d'approfondir nos perspectives à un degré insoupçonné.

Quant à l'histoire et à la géographie, il saute aux yeux que c'est un terrain de choix pour cette formation universelle. Encore faut-il qu'on ait assez de fraîcheur d'esprit et d'amour de la vie pour découvrir, à travers de sèches énumérations, des hommes dont chacun a sa vocation originale ; assez de réalisme aussi pour deviner derrière les données livresques des problèmes humains concrets et souvent dramatiques. Cette découverte doit faire choc sur la conscience, et pousser à un engagement au service de l'immense famille humaine.

On pourrait passer en revue toutes les matières : philosophie, histoire de l'art, musique, et même sciences naturelles... Il est peu de branches qui, d'une façon ou d'une autre, ne

soient aptes à donner cette dimension universelle. Les sciences exactes, la physique, les mathématiques, elles, font entrer plutôt dans le mouvement scientifique et technique de notre époque ; mais comme ce mouvement s'étend peu à peu à la terre entière, ces sciences commencent à devenir un langage commun à tous les hommes ; elles sont un moyen de communier aux aspirations des peuples du Tiers-Monde, et sont un puissant facteur d'unité pour toute l'humanité.

Ceux qui s'orientent surtout dans le sens des activités économiques et sociales ont de même des tâches et des responsabilités à l'échelle mondiale : leurs préoccupations scolaires devraient s'allier au souci tenace, voire angoissé, de regarder au-delà de nos frontières, en vue de promouvoir une aide toujours plus efficace aux peuples matériellement moins privilégiés que nous.

Dans la perspective missionnaire

Il a été question jusqu'ici de la culture humaine indépendamment de la Révélation. Certes cette culture peut et doit être assumée par la foi. En elle-même pourtant, elle n'est pas spécifiquement chrétienne : elle se situe au plan, légitime assurément, de l'humanisme. Aussi, pour éveiller en lui le sens missionnaire, l'étudiant devra-t-il avant tout approfondir le christianisme, dont il mesurera dans toute sa richesse la dimension universelle.

Il est même permis de penser que l'enseignement religieux, envisagé dans cette optique missionnaire, est capable d'exercer sur les jeunes d'aujourd'hui une prise et un attrait dont se montre incapable une présentation traditionnelle moins avertie des courants de notre époque, et conçue sous un jour plus individualiste. Il y a dans cette dimension missionnaire un souffle dynamique et puissant propre à susciter chez les jeunes une aspiration incoercible à vivre l'Evangile dans toute sa pureté et d'enflammer leurs cœurs d'ardeur apostolique. Pour peu que l'on entre dans ce sujet, on trouve de très beaux thèmes à approfondir et à méditer. Il ne peut être ici question que de quelques suggestions.

L'étude de l'Eglise, par exemple, offre dans cette perspective une matière extrêmement riche. Il y aurait lieu de développer ici les textes conciliaires qui nous parlent de l'Eglise, « unique

peuple de Dieu » dont « tous les hommes sont appelés à faire partie » (*Lumen Gentium* 13), peuple « destiné à se dilater aux dimensions de l'univers entier et à toute la suite des siècles ». Il faudrait en outre analyser la doctrine missionnaire de l'Eglise, exposée par les papes en de nombreux documents.

Le problème de Dieu, lui aussi, doit de nos jours être envisagé dans le contexte du renouvellement général de la pensée. Il s'agit de le situer à la fois par rapport aux recherches philosophiques et scientifiques modernes (en particulier par rapport aux diverses formes de l'athéisme), et par rapport aux religions non chrétiennes, qui ont souvent de Dieu une intuition très haute. On cherchera alors à voir la vraie place que tiennent ces religions dans l'économie progressive du plan divin de salut par le Christ. Ici encore, le Concile nous ouvre la voie par sa « déclaration sur les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes ».

De même dans l'étude de l'Incarnation, on cherchera à voir comment le Christ apporte la réponse aux recherches souvent angoissées des hommes, « éclairant l'énigme de la douleur et de la mort qui, hors de son Evangile, nous écrase » (*Gaudium et spes* 22, § 6).

La prière, les sacrements, les divers aspects de la morale évangélique, etc., tous ces thèmes, surtout s'ils sont centrés sur la Bible et la liturgie, la perspective missionnaire leur donne une ampleur et une vie nouvelle.

Une vie spirituelle aux dimensions du monde

Car c'est bien de vie qu'il s'agit. Une connaissance purement théorique de la religion est incapable de nous éveiller spirituellement. Seule la vie engendre la vie. Il faut un choc intérieur, une expérience intime de Dieu née de son Esprit pour nous transformer. Une vie spirituelle intense sera donc seule capable de nous donner un élan apostolique et missionnaire durable. C'est elle qui confèrera à notre charité non seulement sa « hauteur » et sa « profondeur » — son intensité —, mais encore sa « largeur et sa profondeur » c'est-à-dire sa dimension universelle (cf. Eph. 3, 18). Elle nous fera réaliser notre solidarité dans le Christ avec les hommes de toute la

terre, avec le Noir du Congo ou du Sénégal comme avec l'Asiatique du Vietnam ou du Japon. Par là nous serons incités à nous engager concrètement à leur service.

C'est pourquoi le Concile, dans le décret sur les missions, après avoir affirmé que les fidèles doivent avoir « une vive conscience de leur responsabilité à l'égard du monde », ajoute : « Cependant, que tous le sachent, leur premier et leur plus important devoir pour la diffusion de la foi, c'est de vivre profondément leur vie chrétienne. Car leur ferveur au service de Dieu, leur charité à l'égard des autres apporteront un nouveau souffle spirituel à l'Église tout entière, qui apparaîtra comme un signal levé pour les nations, la lumière du monde et le sel de la terre » (*Ad Gentes* 36).

Il est même à souhaiter que notre vie de foi, notre prière prenne explicitement cette dimension universelle : prière d'adoration au nom de tous les hommes (ainsi, un très grand nombre de psaumes de louange peuvent être médités dans ce sens), supplication pour que le royaume de Dieu s'étende à tous les peuples, et que le souffle de la Pentecôte harmonise dans la paix les hommes que divisent des langues et des cultures différentes. La messe, les divers mystères liturgiques ont une signification missionnaire à laquelle nous devrions nous rendre attentifs. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, l'Avent symbolise l'état de l'humanité non chrétienne qui attend son Sauveur comme le désert attend la rosée céleste.

« Ô Cieux, versez votre rosée, nuages, faites pleuvoir le Juste ! » C'est l'attente de l'aurore où éclatera la vivante Lumière qui « éclaire tout homme venant en ce monde » (Jn 1, 9).

Coopération missionnaire de l'étudiant

Une vie spirituelle authentique s'incarne toujours dans l'action. Sans l'engagement au service des autres, la prière n'est qu'hypocrisie, vain ritualisme ; de même, sans le don de soi, un savoir même brillant et vaste ne réalise pas intégralement sa mission. « Le chrétien, disait Lacordaire, est un homme à qui Jésus a confié les autres hommes. »

Il est vrai qu'il y a de multiples formes d'engagement : il y a la vocation missionnaire dans le sacerdoce, l'état religieux

ou le laïc, tout d'abord. Mais il y a aussi d'autres voies : un professeur d'université peut, selon le souhait de Vatican II, faire avancer la connaissance des autres civilisations.

« Sont dignes d'une louange spéciale ceux qui, dans les universités ou les instituts scientifiques, font avancer par leurs recherches historiques ou scientifico-religieuses la connaissance des peuples et des religions » (*Ad Gentes* 41). Par là, ajoute le texte, ils aident les prédicateurs de l'Évangile, et préparent le dialogue avec les non-chrétiens.

De même, une famille peut héberger des étudiants étrangers, nombreux dans notre pays et appelés à être plus tard des chefs dans leur patrie. « C'est par ces immigrants que les peuples éloignés deviennent proches d'une certaine manière, et qu'est offerte l'occasion [...] d'entreprendre le dialogue avec les nations qui n'ont pas encore entendu l'Évangile » (*Ad Gentes* 38),

On peut encore se spécialiser dans les relations internationales¹, en particulier pour une aide plus méthodique au Tiers-Monde, et n'oublions pas les modestes mais nécessaires aumônes versées aux Instituts missionnaires, ni l'adoption de séminaristes indigènes, etc.

Que sera la coopération des étudiants à l'œuvre missionnaire de l'Église ? Pourquoi ne trouveraient-ils pas, eux aussi, la forme de collaboration qui convient à leur situation ? Certes, cela demande un peu d'imagination et d'audace, autant que de vraie ferveur chrétienne, car il s'agit bien de découvrir une participation originale, propre à l'étudiant. Ce qui convient aux jeunes des milieux ruraux ou ouvriers ne cadre pas nécessairement avec ses aspirations et son mode de vie. Et puis, il importe de trouver quelque chose de concrètement réalisable.

¹ Ce que recommande également le Concile : « Ils doivent collaborer fraternellement avec les membres des associations internationales, ayant toujours devant les yeux que la construction de la cité terrestre doit être fondée sur le Seigneur et dirigée vers Lui » (41).

Dans la plupart des pays, on commence à organiser des sessions d'étude sur les orientations missionnaires du Concile. En Suisse, trois journées consacrées à l'étude du décret *Ad Gentes* ont eu lieu à Fribourg en septembre dernier, pour des participants de langue alémanique. Une session similaire pour les Romands se tiendra, également à Fribourg, au début d'avril. Les étudiants y sont aussi invités, et il est à souhaiter que quelques-uns d'entre eux au moins y prennent part, participant selon leur propre optique aux problèmes soulevés. Ces rencontres leur procureront en tous cas un enrichissement personnel certain ; ils y trouveront des suggestions stimulantes, ils seront informés de ce qui se fait ailleurs.

Il est d'autre part évident que si l'ouverture missionnaire concerne tous les étudiants indistinctement, il n'est pas possible à tous de s'engager d'une manière vraiment efficace dans cette voie. Mais s'il en est qui s'y sentent attirés, pourquoi ne deviendraient-ils pas animateurs de l'esprit missionnaire au sein de leur groupe ?

En rendant ainsi à l'Eglise un service réel et conforme aux besoins actuels, ils trouveraient une occasion d'épanouissement, et peut-être découvriraient-ils mieux le sens profond de leur vie.

Car — et ceci vaut pour tous —, l'esprit missionnaire contribue fortement à développer une conscience plus aiguë de la grandeur de la vocation chrétienne, vocation à un amour universel dans un don total au Seigneur.

Jean-Bernard SIMON-VERMOT

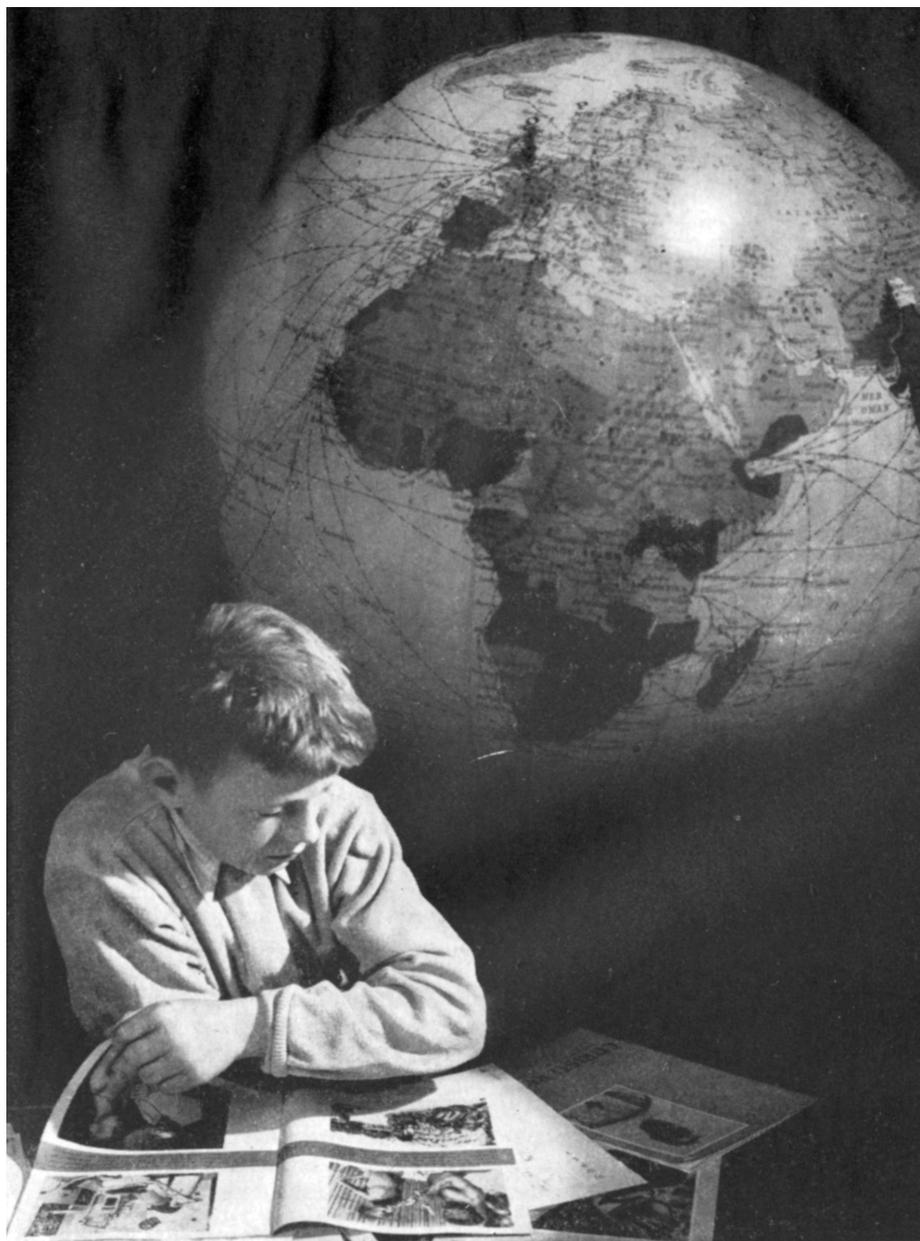


Photo Rast

**L'humanisme auquel doit tendre un étudiant aujourd'hui
ne peut être qu'un humanisme mondial**



**Notre prière doit prendre une dimension universelle,
pour que le royaume de Dieu s'étende à tous les peuples
et qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.**